

Zeitschrift: Magazine / Musée national suisse
Herausgeber: Musée national suisse
Band: - (2020)
Heft: 2

Rubrik: Musée national Zurich

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les moniales



Donald Trump aura plus associé son nom aux *fake news*, ces contre-vérités de l'ère numérique, qu'aucun autre avant lui. Rumeurs, exagérations ou déformations ne sont pourtant pas des nouveautés.

Les « livres des sœurs » ont fait partie de la vie quotidienne des religieuses dès le XIV^e siècle, surtout dans les couvents dominicains. Rédigés le plus souvent par quelques rares moniales, ils servaient de guides à la communauté, et notamment aux novices. Mais ces textes étaient souvent dénaturés au prétexte qu'ils devaient indiquer l'exemple à suivre. La censure non plus n'est pas nouvelle. Les écrits d'Elsbeth von Oye furent ainsi édulcorés en maints endroits, car elle y décrit la volonté de souffrance des religieuses du couvent d'Oetenbach, dans le canton de Zurich, qui se flagellaient dès leur plus jeune âge pour connaître des supplices semblables à ceux du Christ. Son texte, qui prend la forme d'un journal intime, était parfois très dérangeant et souleva des doutes dans la hiérarchie de l'ordre. À tel point que certains passages furent supprimés.

Les rapports rédigés à l'issue des visites canoniques dans les couvents ne regorgent pas moins de contrevérités. L'objectif était en effet de prouver le besoin



Elsbeth von Oye, illustration du Codex Breslau.

criant de réformes, car, au bas Moyen Âge, l'Église prônait un retour aux valeurs originelles : une vie de retraite ou l'adhésion à l'idéal de la pauvreté par exemple. Il faut dire que jusque là, la vie dans les couvents pouvait être relativement libre. La réalité était donc amplifiée, lorsqu'elle n'était pas tout bonnement inventée, pour encoura-

ger le changement. Le fait que ces rapports fussent exclusivement rédigés par des hommes n'a aidé en rien. Les chercheurs d'aujourd'hui considèrent qu'un grand nombre des reproches adressés aux communautés religieuses féminines ont plus à voir avec l'image que ces hommes se faisaient de leur vie qu'avec la réalité. ☈

MUSÉE NATIONAL ZURICH
Les moniales. Des femmes fortes au Moyen Âge
JUSQU'AU 16 AOÛT 2020

Les religieuses du Moyen Âge étaient bien plus que des femmes vivant dans l'ascétisme, pour qui seul existait le monde protégé par l'enceinte du couvent. Elles y trouvaient ce qu'elles n'auraient jamais trouvé ailleurs : une instruction poussée, la sécurité existentielle et l'opportunité de se soustraire aux normes familiales. À partir de différentes personnalités, l'exposition montre à quel point les religieuses menaient des vies variées.

Le Groenland en 1912

L'expédition au Groenland d'Alfred de Quervain, rendue possible par la NZZ, est encore aujourd'hui considérée comme une initiative scientifique pionnière.



Lorsqu'il décide de s'aventurer sur les terres glacées du Grand Nord, Alfred de Quervain doit affronter quelques oiseaux de mauvais augure : ses amis à Zurich le mettent en garde contre les risques de son voyage en terra nullius, les spécialistes du Groenland qualifient son projet de « présomptueux » et sa tentative de réalisation de « mort certaine ». Le combat de l'explorateur commence avant même qu'il ne pose le pied sur les côtes blanches, dès l'étape du financement en fait.

Une expédition polaire est extrêmement onéreuse. De Quervain réduit le budget au minimum, mais aboutit tout de même à 30 000 francs, ce qui correspondrait aujourd'hui à environ un million de francs si l'on se base sur l'évolution historique des salaires. Les fastidieux trajets aller et retour, les cargaisons, les provisions, les équipements spéciaux (notamment les traîneaux et les chiens), les équipes de soutien : tout doit être payé. Dans les autres pays, les nombreuses expéditions polaires qui ont lieu en ce début de siècle sont la plupart du temps soutenues par l'État. L'empereur allemand Guillaume II subventionne l'expédition Gauss en Antarctique à hauteur d'un million de reichsmarks. Cette décision est somme toute logique. Les voyages d'exploration ne sont pas uniquement des actes pionniers scientifiques : les États cèdent à la tentation du nationalisme et de la compétition, dans le cadre de cette volonté de maîtriser la nature jusque dans les moindres recoins de la planète. Alfred de Quervain envisage son expédition comme explicitement « suisse », arguant que « notre amour de la haute montagne, notre bonne connaissance de la neige et des glaciers, une certaine capacité d'adaptation et notre humilité nous destinent tout particulièrement à travailler dans les régions polaires ».

L'intérêt de la bourgeoisie

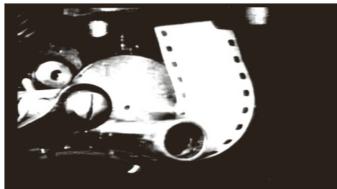
En août 1911, il adresse un courrier au Conseil fédéral pour demander à la Confédération de soutenir son expédition à hauteur de 10 000 francs, « après que l'étranger a dépensé des millions à des fins similaires ». Le gouvernement fédéral, favorable à sa demande dans un premier temps, la rejette au mois de novembre au motif que les caisses de l'État sont

vides. De Quervain ne peut non plus prétendre à la bourse de voyage de la Confédération, car celle-ci ne sert étrangement qu'à financer la recherche en biologie. Le Conseil fédéral autorise cependant de Quervain, employé comme adjoint à la Centrale météorologique suisse, à prendre un congé d'avril à octobre 1912 si l'expédition voit le jour.

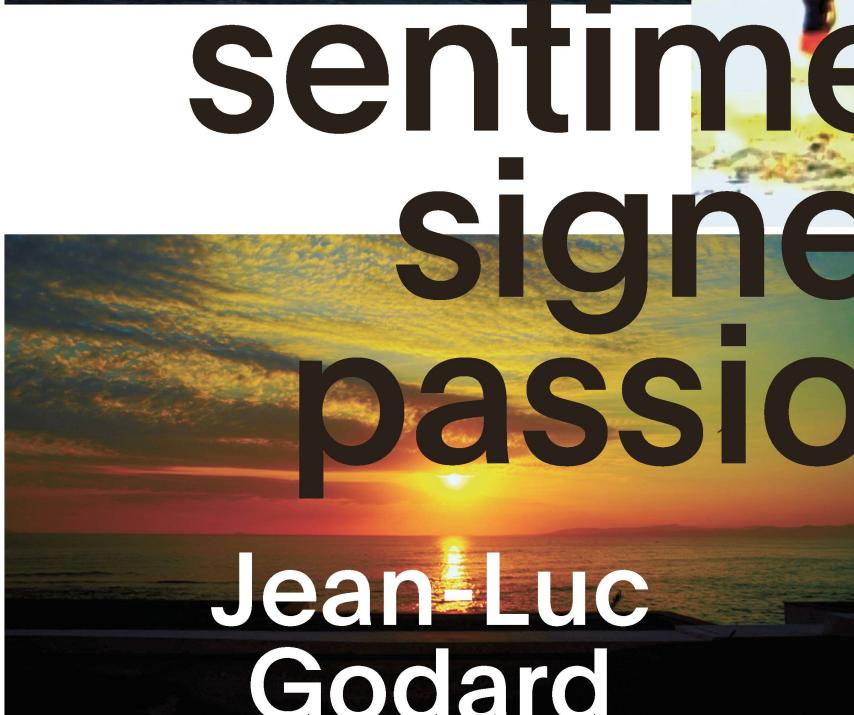
Face à la frilosité de l'État, l'explorateur se tourne vers les donateurs privés. Carl Schröter, professeur à l'EPF et directeur de la Société suisse des sciences naturelles, soutient de Quervain et se charge des contacts. Il tape alors à la porte de la NZZ. Dans une lettre du 7 décembre 1911 adressée à Ulrich Meister, président du comité d'administration, il souligne « la rare opportunité » pour le quotidien d'accéder à une « célébrité éternelle » : « Il s'agirait d'un acte patriotique de grande portée, si votre comité décidait de s'engager comme mécène scientifique. » Des journaux allemands et américains l'ont déjà fait auparavant. Seulement quatre jours plus tard, le comité d'administration et le rédacteur en chef Walter Bissegger décident à l'unanimité « d'effectuer un immense sacrifice au nom de la NZZ, pour la cause scientifique. » De Quervain obtient 10 000 francs (qui correspondent à environ 340 000 francs actuels), c'est-à-dire un tiers de son budget et un dixième du bénéfice annuel de la NZZ. En contrepartie, le journal s'assure contractuellement « la priorité sur tous les récits officiels et les nouvelles concernant l'expédition ». Les coûts de la transmission télégraphique des messages sont pris en charge par la NZZ, qui mise sur le fait que les « récits originaux » exclusifs susciteront l'intérêt de la bourgeoisie.

Se donner la dimension d'un personnage héroïque en région polaire était essentiel pour Alfred de Quervain, afin de satisfaire ses sponsors.





présente



à propos
du livre d'image

11.5–13.9.2020
Château de Nyon

En collaboration avec

Avec le soutien de

LE CHÂTEAU DE NYON

canton de Vaud

VILLE DE NYON

Région de Nyon

FONDATION JAN MICHALSKI POUR L'ART, LA CULTURE ET LA LITTÉRATURE

À partir d'avril 1912, de Quervain relate les principales étapes de son voyage héroïque. À son retour en Suisse, il publie en outre de longs articles, souvent en première page, sous la forme d'une série de récits alléchants, non sans minauder : « Nous n'avions (...) pas pensé que cela deviendrait un feuilleton. » À travers son engagement, la NZZ surfe habilement sur la vague de la fièvre polaire propre à l'époque, mais lui offre également une immense tribune, comme le constate l'historienne Lea Pfäffli dans son étude édifiante *Das Wissen, das aus der Kälte kam.*

Sponsoring et soupe

Grâce aux appels aux dons publiés par le journal, de Quervain parvient à trouver de nouveaux soutiens bien avant le départ. Une lettre retrouvée dans les effets de sa succession et datée de janvier 1912, indique en effet que l'entreprise Maggi a eu vent du projet par la NZZ et propose de donner des dés de soupe : « Vous n'aurez qu'à faire signe pour que nous mettions à votre disposition les quantités nécessaires », ce que de Quervain ne manque pas de faire. Il en va de même pour le lait concentré que fournit la Société laitière des Alpes bernoises, le chocolat qu'il doit à Lindt, les confitures et les conserves de viande à Lenzbourg, les chronomètres au Jura et les skis à l'équipementier Dethleffsen. De Quervain est également un pionnier de la publicité commerciale : il est sponsorisé et fait l'éloge de ses bienfaiteurs dans ses récits, puis dans l'ouvrage

qu'il publie par la suite, inventant ainsi le placement de produit à la mode polaire.

Cependant, faute de subvention publique, ces efforts ne suffisent pas à couvrir les frais de l'expédition. Les principales sources de recettes demeurent les présentations faites dans le pays

et à l'étranger à l'issue du voyage, pendant lesquelles sont projetées des diapositives. À lui seul, Alfred de Quervain parvient à réunir plus de 5000 francs grâce à d'innombrables conférences sur le Groenland. Même ajoutés aux contributions de la NZZ, des donateurs privés et des sociétés scientifiques, et en dépit d'un « immense sacrifice personnel des participants », un déficit d'environ 3500 francs persiste cependant. Des frais supplémentaires ont été générés à hauteur de presque un quart du montant total, en raison de « l'élargissement du programme » indiqué de Quervain au Conseil fédéral fin 1913. Cette fois-ci, ce dernier se montre généreux et demande à la Banque nationale de combler les fonds manquants. Qu'en est-il de la NZZ,

dont l'apport financier initial a permis la réalisation de l'expédition ? Elle renonce momentanément à prendre d'autres engagements de grande ampleur, « tout d'abord parce que le journal a fait la part belle aux récits de voyage ces derniers temps (...), ensuite, parce que la situation financière n'est pas encourageante ». ■

Marc Tribelhorn/NZZ

MUSÉE NATIONAL ZURICH Le Groenland en 1912 JUSQU'AU 18 OCT 2020

En 1912, le climatologue suisse Alfred de Quervain traverse le Groenland. Il rapporte de ce voyage de précieuses informations, encore utiles aux scientifiques contemporains. L'exposition retrace son itinéraire semé d'embûches pour le relier à l'actualité. Aujourd'hui encore, la Suisse mène au Groenland des recherches en climatologie, contribuant ainsi largement à l'une des thématiques les plus brûlantes de notre époque.



« Vous n'aurez qu'à faire signe pour que nous mettions à votre disposition les quantités nécessaires. »



Games

Edité en 1982 par Atari, *E.T.—The Extraterrestrial* est largement considéré comme le pire jeu vidéo de tous les temps et illustre le naufrage de l'entreprise qui avait inventé la machine à jeux vidéo.

Au début des années 1980, Atari était au faîte de sa gloire : l'entreprise américaine dominait le secteur des jeux vidéo avec 80 % de part de marché. La success-story avait commencé dix ans plus tôt, lorsque deux ingénieurs électriciens, Nolan Bushnell et Ted Dabney, avaient fondé la société Atari. S'inspirant du flipper, ils avaient relié un écran à une console de jeu équipée d'un monnayeur et monté le tout dans un boîtier. La toute première machine à sous vidéo était née. C'est sur cette machine que fonctionna à partir de 1972 le jeu *Pong*, sorte de tennis de table numérique où deux joueurs doivent se renvoyer un point blanc.

Bushnell et Dabney avaient installé le prototype de leur machine *Pong* dans un bar de Californie. Quelques jours plus tard, le propriétaire du bar les avait appelés pour leur demander de reprendre l'appareil car il ne marchait plus. En fait de panne, le jeu était victime de son succès : la tirelire était pleine ! Ce qui encouragea nos deux inventeurs à produire leur machine en série.

Ironie du sort : cartouches E.T. invendues dans une fosse à Alamogordo, Nouveau-Mexique, États-Unis.

Et voilà comment débute l'ascension de l'entreprise. Quelques années plus tard, elle sort sa console de salon Atari 2600. Environ 25 millions en seront vendus jusque dans les années 1990. Atari développe également des ordinateurs domestiques peu coûteux et surpassé ainsi ses concurrents.

Développement bâclé, fiasco monumental

Pour Noël 1982, l'entreprise a besoin d'un blockbuster. Pendant l'été, le film *E.T. l'extra-terrestre* de Steven Spielberg a fait un carton dans les salles de cinéma. Atari achète les droits pour environ 25 millions de dollars et développe en seulement cinq semaines un jeu pour la console Atari 2600. Les attentes du public sont très fortes, cinq millions de copies sont éditées. Mais le jeu fait un bide et seul un cinquième de la production trouve preneur, malgré des réductions de prix parfois considérables.

Que s'est-il passé ? Pour dire les choses simplement, E.T. était un mauvais jeu. Avec nos yeux d'aujourd'hui, la qualité du graphisme est difficile à juger, mais elle donne une impression de froideur. En fait, la plus grande faiblesse du jeu est son principe même. Contrairement à d'autres jeux de l'époque, plus intuitifs, la lecture du manuel est indispensable pour comprendre ce qu'il faut faire. Et même une fois la notice lue, le jeu reste complexe, rébarbatif et laborieux. But du jeu ? Retrouver le plus vite possible avec E.T. les différentes pièces d'un téléphone pour permettre à l'extraterrestre d'appeler



Poser durable-
ment des jalons
pour l'avenir.

#gkb2020

Croître ensemble.

Découvrir maintenant.
gkb2020.ch



Graubündner
Kantonalbank



Écran d'accueil du jeu E.T. - The Extra-Terrestrial de 1982.

chez lui. Ces pièces sont cachées dans différentes fosses, dans lesquelles le personnage du jeu ne cesse de tomber. La principale activité des joueurs consiste par conséquent à sortir E.T. d'une fosse.

Avec E.T., la société Atari s'enlisit elle aussi dans un bourbier dont elle ne parviendra plus à se tirer. Ce jeu illustre de manière emblématique l'effondrement du marché des jeux vidéo au début des années 1980. Entre 1983 et 1985, l'industrie des jeux vidéo est frappée par une grave récession. La raison ? La montée en puissance de l'ordinateur personnel, mais aussi les sociétés de production qui saturent le marché de jeux vite et mal conçus comme E.T. En deux ans, le chiffre d'affaires du secteur passe de 3,2 milliards à 100 millions. Touché de plein fouet par cet effondrement, Atari subit des pertes qui se chiffrent en millions de dollars. En 1984, l'entreprise revend sa division ordinateurs et

consoles de jeu et abandonne ces activités. Par la suite, la division machines à sous périclitera à son tour. Aujourd'hui, Atari existe encore, mais n'est plus qu'une coquille vide.

L'«enterrement du jeu vidéo d'Atari»

Ces 30 dernières années, une rumeur a circulé dans la communauté des gamers : peu après le fiasco commercial, des milliers de cartouches E.T. auraient été enterrées avec d'autres jeux et composants de consoles dans une décharge du Nouveau-Mexique,

aux États-Unis. Cette rumeur a longtemps été considérée comme une légende urbaine, jusqu'à ce qu'une équipe de tournage obtienne en 2013 l'accès à la décharge et un permis de fouille. Et voilà que les cartouches E.T. ainsi que des emballages d'origine et des manuels du jeu refont surface ! La légende était donc vraie. Une partie des restes furent extraits de la décharge, vendus à des collectionneurs ou donnés à des musées. Quant aux cartouches restantes, elles regagnèrent la fosse où elles disparaissent pour toujours. ☺

MUSÉE NATIONAL ZURICH
Games
JUSQU'AU 6 SEPT 2020

L'exposition retrace l'évolution historique et technique des jeux vidéo, des arcades à la réalité virtuelle, et aborde des aspects perçus comme préoccupants. Des stations de jeu invitent à plonger dans des mondes virtuels et à tester soi-même les jeux.

Un pour tous, tous pour un !

Sais-tu que la Suisse a la même devise que les trois mousquetaires d'Alexandre Dumas ? Ou que le Cervin est africain ?

Selon la légende, le **Pacte fédéral** a été signé le 1^{er} août 1291. C'est un document par lequel Uri, Schwytz et Unterwald, les trois premiers cantons, se sont promis de s'entraider. Avec le temps, de telles **alliances** ont donné naissance à la Suisse. C'est pour cette raison que l'on fête « l'anniversaire » de notre pays le 1^{er} août.

16



Officiellement, ce jour s'appelle la « Fête nationale ». Il est célébré depuis 1891, soit depuis plus de 100 ans !



Le **drapeau suisse** est formé d'une croix blanche sur fond rouge tandis que le drapeau de la **Croix-Rouge** est rouge sur fond blanc, exactement l'inverse. C'est une façon pour la Croix-Rouge d'honorer Henry Dunant, son **fondateur suisse**.





La devise (non officielle) de la Suisse est « **Un pour tous, tous pour un !** », la même que celle des trois mousquetaires dans le livre d'Alexandre Dumas.

En fait, le **Cervin** est une montagne africaine, car si l'on regarde les plaques tectoniques, il se trouve sur la **plaque africaine**.



17



Le « **mal du pays** » est une expression suisse parce qu'autrefois, on pensait que le mal du pays était une maladie « **suisse** ».

Au XVIII^e siècle, on croyait que les **chansons des bergers** pouvaient déclencher le mal du pays. Il était donc **interdit** aux mercenaires suisses d'en chanter, c'était même puni de la peine de mort ! Mais le fait est **controversé**.